

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

V. FOURNIER, Directeur

SOMMAIRE

Causerie : L'Ère du Revolver.... Pierre Bataille
Echos artistiques..... L. M.
Nos Théâtres..... X.
Monsieur de Cupidon (sonnet).... Emile Delon
Lettre Parisienne : Autour du Salon..... Arsène Alexandre
Notre Album : Tristesse..... André Theuriot
Effet de Brouillard..... Eugène Fourrier
Les Yeux du Cœur (sonnet)..... Ant. Giron
La Danseuse de Pompéi, par Jean Bertheroy..... Jean-Bach Sisley
Libre Chronique..... Franc-Sillon
Bibliographie.
Eldorado. — Casino des Arts. — Scala-Bouffes. —
Guignol du Gymnase. — Village noir.
Revue financière.

CAUSERIE

L'ÈRE DU REVOLVER

Ils vont bien les Américains !
Je trouve même qu'ils vont un peu vite dans l'art de se débarrasser des gens qui les gênent et les importunent.
Cet art ingénieux a — chez nous — des règles inflexibles, dictées par le respect des convenances les plus élémentaires.
Nous avons — Dieu merci ! — des formules toutes prêtes pour la circonstance, formules qui nous permettent d'envoyer à tous les diables les importuns et les gêneurs sans qu'il soit nécessaire pour cela de leur passer sous le nez le canon menaçant d'un revolver, et encore moins de faire sortir de ce canon des balles — plus ou moins coniques — désagréables peut-être à envoyer, plus désagréables encore à recevoir.
Partant de cet axiome légèrement surfaît que le temps est de l'argent, Frère

Jonathan ne veut pas le dépenser en discussions oiseuses et en paroles inutiles.

Ce que nous appelons poliment « briser un entretien » se traduit chez lui par « briser un membre. »

Quand un citoyen de la libre Amérique se trouve — dans une discussion — à bout de raisons bonnes ou mauvaises — plus souvent mauvaises que bonnes — il résiste difficilement au désir d'appuyer le doigt sur une petite gachette, obéissante et docile, qui lui permet de réduire son adversaire au silence par des *Pan ! Pan !* successifs et sans réplique, sauf le cas où cet adversaire est en mesure de se servir des mêmes arguments.

Ce qui arrive quelquefois.

La conversation devient alors un duel improvisé, dégagé de toutes les formalités et de toutes les lenteurs qui pourraient en retarder le résultat final.

Celui des deux interlocuteurs qui casse « quelque chose » à l'autre, reste persuadé — par l'issue de ce nouveau jugement de Dieu — que le bon droit était de son côté

En France, il suffit — parfois — d'un bon mot pour sauver une situation ; là-bas, le bon mot est avantageusement remplacé par une détonation.

Le mot de la fin, quand la mort s'ensuit !

On prend plaisir à faire parler la poudre : elle parle fort, se fait écouter et ne plaisante jamais.

Jules Simon a dit de l'esprit, que ce n'était pas la peine d'en avoir quand on n'avait pas l'espoir de s'en servir : en remplaçant l'esprit par le revolver, le Yankee sait — du moins — qu'il trouvera maintes occasions de le sortir de sa poche.

Cette facilité d'échanger des coups de pistolet, avec la même insouciance qu'on échangerait des poignées de main — en d'autres circonstances — ne laisse pas d'avoir de fâcheuses conséquences.

Au café, au théâtre, à la Bourse, par

tout où ces échanges sont fréquents, vous pouvez — en dépit de votre humeur accommodante — « écopier » d'une balle qui ne vous est pas destinée.

On appelle cela : une balle perdue ; le terme me paraît assez mal choisi, puisqu'elle n'est pas perdue pour tout le monde.

Le danger est autrement grave quand la malechance vous fait monter dans l'intérieur d'un tramway, subitement transformé en champ clos.

Les tramways de New-York font — depuis quelque temps — une concurrence sérieuse aux *stands* ; on ne s'y bat pas encore à la carabine, mais les pistolets — de tous calibres — y jouissent de leurs grandes et petites entrées.

Je pourrais ajouter qu'ils y multiplient les *sorties* dans une inquiétante proportion.

C'est à croire que les compagnies de transport ont fondé des prix de tir, pour encourager l'adresse nationale.

Le *Courrier des Etats Unis* racontait — dernièrement — qu'un conducteur de tramway ayant refusé à un gentleman la correspondance qu'il demandait, celui-ci — sans autre explication — avait déchargé son revolver sur le conducteur qui avait été gravement atteint.

L'enquête — ajoutait le journal en question — a démontré que le gentleman avait eu tort de s'emporter : il s'était simplement trompé de ligne, erreur bien pardonnable dans une ville où la circulation des tramways — en tous sens — est considérable.

Je m'attendais à ce que le *Courrier des Etats-Unis* allait prendre texte de l'événement pour exhorter les voyageurs en général, et le gentleman en particulier, à s'armer — à l'avenir — d'un peu plus de patience et d'un peu moins de revolvers.

Je comptais aussi — je l'avoue — sur quelques paroles de condoléance à l'égard

du malheureux employé, victime de son devoir.

Vaine attente ; je dus relire l'article — une seconde fois — pour être bien convaincu que ce n'était pas le lapin — je veux dire le conducteur — qui avait commencé.

A tant faire que de distribuer des correspondances, il n'est pas de rigueur cependant qu'on doive en recevoir une — à bout portant — pour l'autre monde !

Eh bien, tout cela n'est encore que des roses auprès de ce qui s'est passé à l'occasion d'une fête donnée par un des membres les plus en vue du Parlement américain.

Les salons regorgaient de monde, la fête battait son plein lorsque, tout à coup, une querelle s'engage entre deux danseurs ayant — pour la prochaine valse — invité la même danseuse.

Sans s'inquiéter autrement de ceux qui les entourent, les deux rivaux tirent leurs revolvers et échangent plusieurs balles.

Les amis interviennent, non pour rétablir la paix, mais pour prendre part eux-mêmes au combat : une vraie fusillade commence.

Quand les munitions sont épuisées, six hommes et une femme sont à terre, de nombreux blessés gémissent dans les coins.

Epouvantée par le tumulte des détonations, la foule des invités — en cherchant à fuir — se heurte à des portes trop étroites : il en résulte de graves accidents.

Le *New-York Herald* qui raconte ces faits — sans trop s'en émouvoir — ajoute avec une charmante désinvolture : ainsi finit cette petite fête !

On ne saurait être plus aimable — en vérité — pour l'amphytrion ; avec un peu de bonne volonté, il se sera illusionné au point de croire que l'on s'était fort amusé chez lui.

Le lendemain, les stratégestes en chambre sont allés visiter le champ de bataille ; les plus malins n'auront pas eu de peine à démontrer qu'un mouvement tournant habilement combiné par l'antichambre et l'escalier de service aurait suffi pour obliger les danseurs du salon jaune à se réfugier — en désordre — dans le salon bleu, où un feu des plus vifs et des plus nourris les aurait — en quelques minutes — forcés de capituler.

Singulier peuple — n'est-ce pas ? — et singulière manière de s'amuser !

A l'avenir, quand un maître de maison enverra des invitations, il fera bien de faire suivre la mention habituelle : *On dansera !* de cette autre mention : « Une ambulance sera prête à recevoir les blessés, des brancards seront préparés pour reconduire chez elles les personnes trop endommagées pour supporter le cahot de leur voiture ».

Au moins, comme cela, il n'y aura pas de surprise : on saura tout de suite à quoi s'en tenir.

Pour peu qu'à l'entrée on oblige les invités du sexe fort à déposer au vestiaire les carabines et les mitrailleuses, les danseurs ne seront pas tentés de se figurer — à tout instant — qu'ils dansent sur un volcan, ce qui nuirait — assurément — à l'entrain général.

Nous n'en sommes pas là, fort heureusement.

En notre vieille Europe, le revolver est encore hésitant et timide : il n'est pas suffisamment encouragé !

C'est à peine si nous osons nous en servir contre les voleurs !

Il ne demande pourtant qu'à partir, et c'est par les femmes qu'il arrivera, soyez-en sûr.

Jadis, la femme lâchement abandonnée avait le choix entre deux perspectives : elle se procurait un réchaud de charbon et s'asphyxiait, soutenue jusqu'au dernier moment par l'arrière-pensée de laisser à celui qu'elle aimait d'éternels regrets, ou bien elle achetait — chez le droguiste du coin — un litre de vitriol dont elle arrosait copieusement la figure de son suborneur.

Complètement démodé — ou sur le point de l'être — le vitriol a cédé la place au revolver devenu, à notre époque, l'exécuteur en titre des vengeances féminines.

Les hommes — je parle de ceux qui n'ont pas la conscience en repos — ont bénéficié de ce changement : neuf fois sur dix, le revolver aux mains d'une femme fait long feu ou manque son but ; le vitriol arrivait presque toujours à son adresse.

C'est là une remarque qui saute aux yeux !

Une transformation s'est opérée — depuis quelques années — dans nos mœurs intimes.

Le jour est loin où le poète Rodolphe pouvait dire en toute sécurité :

Si tu frappais à ma porte,
Mon cœur, Musette, irait t'ouvrir !

Musette, alors, n'avait d'autre arme que son sourire ; aujourd'hui ce sourire est agrémenté d'un mignon revolver.

Un bon conseil en finissant : si vous êtes en butte à la haine d'une femme, ne lui ouvrez jamais votre porte.

La chère adorée d'autrefois pourrait fort bien vous accommoder — comme le premier homard venu — à l'américaine !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

La troupe de l'Odéon fera cette année une tournée officielle en province.

L'itinéraire est dès à présent fixé ; il comprendra les villes suivantes : Dijon, Mâcon, Lyon, Grenoble, Valence, Avignon, Marseille, Arles, Montpellier, Nîmes, Clermont-Ferrand, Vichy et Moulins.

Chacune des villes ci-dessus aura sa représentation — Lyon et Marseille en auront deux.

La tournée aura lieu en juin. Les spectacles ne sont pas définitivement fixés. On assure cependant qu'à Lyon il y aura un spectacle classique et un autre exclusivement moderne — probablement *Ma Bru*, de MM. Fabrice Carré et Paul Bilhaud, dont le succès a été si vif.

C'est là une première satisfaction accordée aux députés qui lors de la dernière discussion du budget, ont exprimé le regret — et assez justement, en somme — de ne pas voir la province participer, chez elle, aux subventions théâtrales.

AN

Le rapport, présenté à la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques par M. Jacques Normand, constate que les droits d'auteurs perçus pendant le dernier exercice se sont élevés à 3,671,219 fr., se décomposant ainsi :

Théâtres de Paris . . .	2 128.123 fr. 64
— de la banlieue.	89.275 75
Cafés concerts de Paris.	209.299 70
Théâtres et cafés-concerts des départements.	956.203 33
Théâtres de Belgique, Suisse, etc . . .	288.316 58

Les pensions payées aux sociétaires âgés de plus de 60 ans s'élèvent pour cette année à 125,750 francs et les secours distribués à 26 220 fr. 75.

AN

Le centenaire de Balzac.

Le Conseil général d'Indre-et-Loire vient de voter 500 francs pour célébrer le centenaire de Balzac, né à Tours le 16 mai 1799.

Il était temps ! Un peu plus ce pauvre Balzac voyait sa petite fête lui échapper, car un comité formé de délégués des sociétés artistiques et littéraires de Tours s'était vu refuser récemment toute subvention par le Conseil municipal.

AN

Sait-on par quels moyens douloureux nos danseuses arrivent à cette élasticité qui leur vaut les bravos des vieux messieurs de l'orchestre ?

Voici un souvenir raconté par Albéric Second :

« J'ai vu, d't-il, M^{lle} Taglioni, après une leçon de deux heures que venait de lui donner son père, tomber mourante sur le tapis de sa chambre, où elle se laissait déshabiller, éponger et rhabiller, sans avoir le sentiment de ce qu'on lui faisait. L'agilité et les bonds merveilleux de la soirée étaient achetés à ce prix ».

L'exemple de la Taglioni est suivi encore aujourd'hui par plusieurs qui voudraient l'égaliser.

Une autre danseuse, M^{lle} Nathalie Fitz-

jame, se couchait sur le tapis de sa chambre, la figure tournée du côté du parquet, puis elle faisait monter sur elle sa femme de chambre :

— Pèse de tout ton poids, disait elle.

Et M. de Boigne, dans ses *Mémoires*, ajoute :

« Avec le temps, elle s'habitua si bien à ce fardeau domestique, qu'elle en arriva à porter sa mère et sa sœur ».

Voilà une gymnastique toute trouvée pour nos ballerines.

✽

Digne des Américains :

A Vicenza, le maître Bancia a accompli le « record pianistique » de 50 heures de clavier. Cela peut compter dans la vie d'un homme.

M. Bancia a commencé avec la Marche Royale et il a continué avec des morceaux d'opéra et de concert, et des danses qu'il a lues ou jouées de mémoire. Il avait deux pianos l'un à côté de l'autre et il passait de celui-ci à celui-là sans cesser un instant de jouer.

Vicenza est plus près de Venise que de Chicago mais on s'y amuse tout de même.

✽

Parmi les dernières promotions de palmés académiques, nous sommes heureux de signaler celle de M. Georges Glaise auteur de différents ouvrages sur le Filage dans la décoration, rédacteur au journal *La Peinture* et compositeur d'illustrations musicales.

Doté d'un tempérament éminemment artistique M. Glaise écrit aussi de temps en temps des nouvelles littéraires et des articles de Beaux arts.

Il suit dignement — du reste — la voie que son père lui a tracé. M. Glaise père, officier d'académie, est le fondateur de la Chambre syndicale des peintres fleurisseurs décorateurs de Paris dont il fut, pendant douze ans, le président.

L. M.

NOS THEATRES

THEATRE DES CELESTINS

Cyrano de Bergerac a dépassé la cinquantième représentation aux Célestins et le succès ne paraît pas devoir encore s'en ralentir.

En abaissant le prix des places, c'est-à-dire en le ramenant au tarif habituel qui avait été augmenté pour la circonstance, la Direction a sagement agi, et nul doute que cette mesure n'amène une recrudescence de spectateurs désireux de connaître — ou de revoir — une œuvre dramatique qui a atteint à Paris le chiffre fantastique de 400 représentations.

Il est juste de dire que M. Hirsch, qui a créé à Lyon le rôle magnifique mais écrasant de *Cyrano*, s'y montre absolument merveilleux. On le connaissait déjà comme un artiste de premier ordre ayant fait

tour à tour ses preuves au Gymnase, aux Nouveautés, au Vaudeville, au Théâtre Sarah-Bernhardt, la remarquable création qu'il a donnée du héros d'Edmond Rostand, en fait aujourd'hui un véritable émule de Coquelin.

X.

Monsieur de Cupidon

*Monsieur de Cupidon, encore une blessure ;
Je suis un vieux client de la maison, du trait
Que vous tenez en mains frappez-moi, s'il vous plait.
J'en veux tenter encore une fois l'aventure.*

*Lors, le dieu, balançant le dard d'une main sûre,
Le lance à l'insensé qui pour cible s'offrait,
Lemanque, et va frapper un pauvre homme, et lui fait
Au cœur, une profonde et large déchirure.*

*Ce sont là de tes coups, Amour, et bien souvent
On te l'a dit : Autant en emporte le vent.*

Tu ressembles le chien du seigneur de Nivelle,

*Comme lui, cher Amour, on te voit à grands pas,
Plein d'ardeur accourir quand on ne te veut pas,
Et comme lui tu fuis aussitôt qu'on t'appelle.*

Emile DELON.

LETTRÉ PARISIENNE

AUTOUR DU SALON

Je ne vais pas vous rendre compte du Salon qui a été le gros mais traditionnel événement de la semaine. La raison c'est qu'il ne vous servirait de rien que je vous parle de tableaux que vous ne verrez pas. Un tableau, la meilleure des critiques n'en donne pas la moindre idée, il faut l'avoir devant les yeux, et encore on ne le comprend pas toujours du premier coup. La preuve c'est que des choses devant lesquelles on riait à se tordre il y a vingt ans, sont maintenant payées des prix fous par des gens qui ne le comprennent pas plus qu'auparavant, ou réciproquement, que des choses devant lesquelles tout le monde se pâmait font quarante-deux francs en vente publique.

Vous parlerai-je du vernissage ? C'est une petite cérémonie parisienne qui est absolument passée dans les mœurs et la preuve c'est que chaque année le nombre s'accroît des gens qui sont admis à y prendre part. Jadis au vernissage on vernissait réellement. C'était le jour où les artistes avaient le droit d'entrer avant le public afin de vernir leurs tableaux, on voyait des hommes illustres revêtus de la longue blouse blanche et le pinceau à la main grimper à de hautes échelles à roulettes. Ces échelles circulaient comme des machines de guerre sans tuer personne.

Quelques privilégiés se mêlaient aux artistes, on voyait aussi des petits modèles

coiffés et vêtus bizarrement qui étaient venus accompagner le cher maître. Bref, c'était une petite fête intime où l'on ne s'écrasait pas. Aujourd'hui plus d'échelles, plus de blouses, plus de petits modèles, plus de chers maîtres, plus de vernis même. Les tableaux sont vernis la veille ou le matin de la visite du Président de la République et voilà tout. Le vernissage proprement dit, celui où l'on ne vernit rien du tout, mais où au contraire on se recouvre de poussière est devenue la cohue la plus innommable. On s'écrase, on s'étouffe, et cela va sans dire, on ne voit absolument rien.

La visite du Président de la République, dont je parlais à l'instant, est devenue le seul vernissage chic, le seul qui vaille la peine de faire toilette sans être meurtri et aveuglé. Cette année c'était le début de M. le Président Loubet. Il s'en est fort bien tiré. Il a plu aux artistes et ce n'était pas aisé pour lui d'effacer le souvenir de ses prédécesseurs.

M. Carnot fut le premier qui mit cet usage en vigueur de visiter l'Exposition des Beaux-Arts. Avant lui, M. Grévy n'aurait jamais eu cette idée, ou bien, l'eût-il eue, il ne l'aurait probablement pas mise à exécution. Il aimait son repos avant tout.

Au contraire, M. Carnot, payant de sa personne (il n'a même que trop payé, grand Dieu !), fit la conquête des artistes par la conscience, le tact et la bonne grâce qu'il savait déployer dans ces fatigantes excursions. Songez qu'il n'est rien de plus épineux. Où vous et moi nous aurions notre libre parler et où nous déclarerions franchement que tel tableau est une croûte, le Président est astreint à plus de ménagements. D'autre part s'il complimente par trop cette même croûte, il se coule en passant aux yeux des artistes pour un homme sans goût.

Jamais M. Carnot ne commit un de ces impairs. Il conquit toutes les sympathies dès la première visite. Il avait toujours le mot juste, le compliment sans exagération et plein d'à-propos. Bref, c'était un plaisir que de le voir inaugurer.

M. Casimir Périer fut trop peu de temps à la présidence. Il n'inaugura point, les occasions manquèrent, de façon qu'on n'en est réduit aux conjectures.

En revanche M. Félix Faure inaugura deux ou trois fois pour le moins et on n'eut qu'à se féliciter de son amabilité et de sa cordialité. Il était même extrêmement sollicité et je crois pouvoir affirmer qu'il visita plus d'expositions que M. Carnot, car il en inaugura même d'assez secondaires, mais sa bonne grâce ne savait pas refuser.

Les sollicitations ! c'est la maladie du temps et des artistes en particulier. Si un président est sollicité, je dirai, toutes proportions gardées, qu'un pauvre critique ne l'est pas moins. C'est une chose dont on n'a pas l'idée. Huit ou quinze jours avant le Salon ce critique infortuné est bombardé de lettres et même d'invitations auxquelles il

EN VENTE PARTOUT

Le Numéro : 10 centimes

Grande gravure en couleurs : Modes Nombreux dessins

Le Journal de la Beauté

Journal hebdomadaire des Dames et des Jeunes Fille

Amélioration et conservation de la beauté. Conseils et instructions pratiques. Soins de la peau, du corps, des mains, du visage de la bouche, des dents, etc., etc. La toilette féminine. Hygiène de la nourriture pour l'entretien de la beauté. Hygiène de tous les sports L'élégance: robes, manteaux, lingerie, coiffures bijoux Transformation de toilettes. La vie mondaine. L'élégance au théâtre et à la ville. Patrons découpés. Ouvrages de dames. Questions judiciaires, Romans, etc., etc.

VACHERIE A CÉDER

après fortune, aux portes de Paris. 22 vaches, 2 chevaux, 3 voitures et le matériel. Vente journalière 280 litres à 40 centimes. Bénéfice net 14,000 francs par an. Pavillon d'habitation, 8 pièces, cour, étables, greniers, prairies. On traitera avec 14,000 francs ou garanties.

Ecrire ou voir **DAGORY**, 37, boulevard Saint-Martin, à Paris.

FUMEURS !

Ne fumez qu'un SEUL Papier à Cigarettes

« **LE CYCLISTE** »

G. AUBERT

165, rue de Paris. — Montreuil-sous-Bois (Seine)

Cahier à bout ambré et gommé
Cahier gommé — Fermeoir inusable

LE DEMANDER CHEZ TOUS LES DÉBITANTS DE TABAC

GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M^{lle} Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

SITUATION offerte à tous hommes ou dames, en tenant dépôt d'article unique de grande consommation, de vente très facile. Inutile de quitter son emploi. pas de capitaux à exposer. sécurité et avantages de 1^{er} ordre. *Echantillons, Prospectus et Affiches* sont envoyés gratis et franco à toute personne qui enverra son adresse accompagnée d'un timbre-poste de 0 fr. 15 centimes à **M. René GODFROY**, rue Champin, à SCEAUX (Seine).

se garde bien de répondre pour peu qu'il soit expérimenté sans cela son temps n'y suffirait pas.

Beaucoup d'artistes en ces dernières années ont pris une habitude tout à fait stupéfiante. Ils font maintenant imprimer des cartes vous invitant à visiter leurs envois avant le départ pour le Salon. Ah ! ça, ils croient que ce n'est pas assez pour la plupart de les voir au Salon lui-même. — Quant à nous, s'il nous est permis de parler de notre humble personne, nous jetons avec le plus grand soin au panier ces petits bouts de carton. Mais ce n'est pas à dire que cela ne fâche pas les gens, tant pis pour eux s'ils ne se rendent pas compte de l'indiscrétion et de la bizarrerie du procédé.

Puis une autre sorte de fléau c'est la pluie de petites lettres et cartes : « Cher monsieur, si vous pouvez remarquer et citer élogieusement la bourriche d'huîtres de M. Tartempion vous seriez le plus aimable des hommes ». Ou bien : « Mon cher ami, *Rêve de jeune fille*, par M. Coquenpâte est certainement une des œuvres les plus remarquables du Salon ; mais comme vous pourriez ne pas la remarquer (c'est assez poli, cette façon de parler, n'est-il pas vrai ?) je vous la signale comptant bien que vous en parlerez longuement ». Ou encore : « Cher monsieur, un mot, un tout petit mot pour les fleurs de M^{lle} Rosibus et vous comblez de joie une honnête famille ». Or, on a beau citer, même lorsqu'on ne les admire pas à l'égal des œuvres de Michel Ange et de Raphaël, les petites machines de M. Coquenpâte et de M^{lle} Rosibus, on est sûr que ces estimables artistes ne vous en sauront aucun gré et vous auront trouvé un peu froid à l'égard de leur immense génie.

ARSÈNE ALEXANDRE.

NOTRE ALBUM

TRISTESSE

*Voici qu'avril est de retour
Mais le soleil n'est plus le même
Ni le printemps, depuis le jour
Où j'ai perdu celle que j'aime.*

*Je m'en suis allé par les bois.
La forêt verte était si pleine,
Si pleine des fleurs d'autrefois,
Que j'ai senti grandir ma peine.*

*J'ai dit aux beaux mugnets tremblants :
« N'avez-vous pas vu ma mignonne ? »
J'ai dit aux ramiers roucouleurs :
« N'avez-vous rencontré personne ? »*

*Mais les ramiers sont restés sourds
Et sourde aussi la fleur nouvelle.
Et depuis je cherche toujours
Le chemin qu'a suivi l'infidèle.*

*L'amour, l'amour qu'on aime tant,
Est comme une montagne haute
On la monte tout en chantant,
On pleure en descendant la côte.*

André THEURIET.

EFFET DE BROUILLARD

Le peintre Balissoir, après avoir longtemps cherché sa voie, s'était décidé pour le paysage. Il avait essayé tous les genres, peint des tableaux d'histoire, des tableaux de genre, des scènes d'intérieur ; il avait représenté des Vénus, des cruches cassées, des Dianes, des danseuses, des Judith, toujours sans succès.

Peignons la nature, s'était-il dit, il n'y a que cela de vrai, et il était devenu paysagiste.

Il cherchait en vain à faire recevoir ses œuvres au Salon.

Sans se décourager, il présentait tous les ans un nouveau paysage qui était impitoyablement refusé. Il caressait sa grande barbe (il portait une grande barbe), déclarait que les membres du jury étaient des crétins et continuait à brosser des couchers de soleil, des levers de lune, des matins, des crépuscules.

Un chevalet et un pliant sous le bras, sa boîte à couleurs derrière le dos, il errait dans la campagne, en quête de sujets, cherchant l'inspiration.

Cela variait suivant les saisons.

En automne, il peignait des clairières aux arbres jaunis, des bois dont les sentiers étaient jonchés de feuilles, des soleils pâles.

En hiver, il accouchait de villages ensevelis sous la neige, éclairés par un soleil blafard ; des paysages désolés avec des arbres chargés de givre, des tourbillons de blancs flocons.

Sa neige ressemblait à du fromage blanc.

Au printemps, il peignait des lilas, des prairies émaillées de fleurs dans lesquelles des petites femmes effeuillaient des marguerites.

En été, il retraçait des scènes de la moisson ; il peignait des voitures de foin, des moissonneuses aguichant des moissonneurs, et, ça et là, des meules de paille aux reflets dorés.

Ses meules ressemblaient à des mottes de beurre.

Il ne pouvait parvenir à fléchir le jury. Il commençait à prendre de l'âge et le succès ne venait pas ; en attendant, il faisait maigre chère.

Ce jour-là, dans son atelier situé au sixième étage, il travaillait mélancoliquement au tableau qu'il préparait pour le Salon.

Il représentait un « coin de la Marne. »

Il travaillait févreusement.

La Marne coulait, paisible, entre deux haies de saules ; un pêcheur à la ligne embellissait le paysage ; au loin, un moulin à vent déployant ses larges ailes donnait l'illusion du mouvement.

Le ciel, couvert de nuages, semblait présager un orage.

Balissoir s'arrêtait de temps en temps, se reculait, posait une main au-dessus de ses

yeux en guise d'abat-jour et, contemplait son ouvrage.

Il paraissait satisfait.

— Je crois que je vais leur en boucher un coin, cette fois, murmurait-il; s'ils ne sont pas contents, c'est qu'ils y mettront du parti pris, c'est qu'ils sont jaloux.

Oh! la jalousie, voilà ce qui perd les artistes!

La veille du Salon, le « coin de la Marne » était terminé; après avoir donné le dernier coup de pinceau, Balissoir envoya chercher le commissionnaire du coin, un brave Auvergnat, qui s'empessa de répondre à son appel.

— Vous allez me porter ceci au Salon, dit l'artiste.

— Oui, mochieu, dit l'Auvergnat.

Il déposa ses crochets et prit le tableau à pleines mains.

— Faites attention! cria Balissoir, ce n'est pas sec.

— Ça ne craint rien, mes habits chont chales.

— Il s'agit bien de vos habits!

L'Auvergnat avait placé le tableau de haut en bas.

— Oh! que chest choli, dit-il.

Le peintre remit le tableau à l'endroit.

— Chest moins beau comme ça, dit l'Auvergnat; chest presque aussi choli que l'encheigne de mon cougin, le marchand de vins.

— Quelle brute! se dit le peintre.

L'Auvergnat chargea le tableau sur ses crochets et chargea le tout sur son dos; le peintre lui ouvrit la porte en lui recommandant de prendre les plus grandes précautions.

Deux heures après l'Auvergnat revint avec le tableau.

Balissoir pâlit.

— Vous n'avez pas laissé mon tableau? demanda-t-il.

— Comment cela?

— Quand je suis entré, j'ai trouvé de beaux méchieurs décorés qui m'ont arrêté; ils ont regardé l'encheigne; il y en a un qui a dit:

— « Quel est le galapia qui a fait ça? »

— « Chest mochieu Balissoir, rue Campagne-Première, ai-je répondu. »

— « Rempotez vite ça! qu'il m'a dit. »

Il m'a montré la porte et me voilà.

— Quels mufles! s'écria Balissoir.

L'Auvergnat avait pris le tableau.

— Qu'est-ce que ça reprégent? dit-il.

Sans doute pour mieux voir, il passa sa manche sur la peinture fraîche.

Balissoir poussa un cri.

— Qu'avez-vous fait? s'écria-t-il.

Le paysage ne présentait plus qu'un brouillard confus.

Balissoir s'empara d'une paire de pincettes.

— Misérable! dit-il, retire-toi ou je ne réponds plus de moi!

— Et ma courche? dit l'Auvergnat.

Balissoir lui jeta cent sous et le poussa dehors.

Quand il fut seul, il plaça son œuvre sur un chevalet et il l'examina.

Le désastre était complet.

L'Auvergnat, avec sa manche, avait étendu la couleur sur toute la surface du tableau dont on ne distinguait plus le sujet que confusément, comme si une brume épaisse était venu obscurcir le paysage.

Balissoir se frappa le front.

— Quelle idée! s'éria-t-il.

Il regarda de nouveau le tableau.

— Mais oui, c'est un effet de brouillard épouvantable! je n'en ai jamais vu d'aussi réussi; je vais le retourner au Salon en changeant le titre.

Le lendemain, il renvoya son œuvre au Salon en la baptisant: « Effet de brouillard. »

Non seulement les membres du jury ne reconnurent pas la toile qu'ils avaient refusé la veille, mais ils s'extasièrent devant le paysage de Balissoir.

— C'est merveilleux! s'écria le président du jury.

— C'est renversant, répétèrent en chœur les jurés.

— Jamais on a vu un effet de brouillard pareil; c'est la réalité même.

— Par quel procédé inconnu, l'auteur a-t-il pu arriver à un pareil résultat?

— C'est un chef-d'œuvre!

— Messieurs, ajouta le président, c'est un maître qui se révèle.

Le tableau fut reçu à l'unanimité.

Quand Balissoir apprit la nouvelle, il battit un entrechat.

— Enfoncé le jury! s'écria-t-il.

Il fit le tour des cabarets de Montmartre pour apprendre la bonne nouvelle aux camarades.

— J'expose cette année, disait-il modestement.

— Pas possible, disaient les uns.

— Tu es reçu? demandaient les autres, incroyables.

— Comment si je suis reçu! protestait Bèlissioir.

— Tous mes compliments, mon cher.

Et les bons petits camarades enrageaient.

Balissoir connu les joies du succès.

Ce fut bien autre chose quand le Salon fut ouvert; sa toile fit fureur. Chacun s'extasiait devant ce brouillard d'un réalisme saisissant; les maîtres détaillaient l'œuvre, cherchant à l'expliquer, unanimes pour l'admirer. Balissoir, inconnu la veille, était célèbre.

La critique n'eut que des éloges et le peintre obtint une médaille de deuxième classe.

Il était arrivé; il donna un dîner à ses amis dans un restaurant célèbre de Montmartre: *Au Rat pelé*.

Il oublia d'inviter l'Auvergnat.

L'ingrat!

Dès lors, Balissoir fut condamné à peindre des effets de brouillard; il eut beau faire, il ne put en réussir un deuxième. La critique lui rappelait toujours le premier; il devint pour lui ce qu'est pour Paladilhe,



PIANOS

CH. MORETTON & C^{IE}

9, Place des Jacobins, 9

(ENTRESOL)

HARPES CHROMATIQUES sans Pédales

Leçons. — Vente. — Location

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC** ou la POUDRE
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL **ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros: 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

EN 20 JOURS

GUERISON RADICALE de l'Anémie

Par l'ELIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL

Soul Produit autorisé spécialement.

Pour Renseignements, s'adresser chez les
SEURS de la CHARITE, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saulnier, Paris.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Porte-Monnaie. Voulez-vous SERVIENTE sans COUTURE
LE TANNEUR DE LA
Maroquinerie
SOLIDE
ET PRATIQUE?

Achetez les Articles fabriqués
SANS COUTURE breveté s. g. d. g., en peau,
d'une seule pièce
Blagues à tabac, Porte-Cartes et Lettres; Etuis
à Cigarettes, Cigares et à Chapelets; Encaisseurs
banque, Portefeuilles; Sacoques de bicyclettes, de
voyage; Valises, Sacs, Divers (Tarif-Notice franco).
Dénôt & Détail: LYON, r. République, 61



CHAPELLERIE NOUVELLE

Les créations de MUSNIER sont sans rivales
N'achetez rien sans voir leur cachet et leur prix

Maison MUSNIER

Fournisseur-Créateur des PREMIÈRES MARQUES DE PARIS
8, Cours Gambetta, 8



CHARBONNIÈRES

BOIS DE L'ÉTOILE

VENTE PAR LOTS

Pour l'établissement de VILLAS

Terrain boisé — Vue splendide — Air pur
Eau de la Compagnie
dans toute l'étendue du bois

Terrain depuis 1 franc le mètre carré

S'adresser pour traiter et visiter:

à Charbonnières, chez M. CHATELAIN,
Grande-Rue.

à Lyon, 11, rue Président-Carnot, bureaux de
M. BOUTIER.

L'HABILLEMENT GRATUIT

Nos hommes politiques, après avoir lé-
gifié sur le droit au travail, ont déposé
un projet de loi établissant le droit au pain.
Il était réservé à « La Mode Française »
d'établir le droit à l'habillement gratuit.

Cette prérogative est présentée par UN
COSTUME TAILLEUR, facile à faire, grâce
au patron découpé grandeur naturelle, qui
accompagne les 6 mètres de tissu pure laine
(noir, marine, beige foncé et gris foncé),
accordés gratuitement à toute personne
qui prend ou renouvelle un abonnement
d'un an, de 30 francs. à « La Mode Fran-
çaise », journal hebdomadaire de 16 grandes
pages illustrées sur papier glacé, la 1^{re} co-
lorée à l'aquarelle, le plus mondain et le
mieux rédigé de tous les journaux de mo-
des. (Spécimen gratuit sur demande à M.
Orsoni, 3, rue de la Sablière, Paris).

cette délicieuse romance de *Mandolinata*
qu'on lui jette toujours à la tête.

— Où sont les brouillards d'antan ? s'é-
criaient les critiques ; refaites-nous les.

Desespéré, Balisoir refit son tableau des
bords de la Marne et passa sa manche des-
sus ; hélas ! l'Auvergnat n'était plus là, il
n'en résulta qu'une immense tache.

Il y a des chefs-d'œuvre que l'on ne re-
commence pas.

Balisoir est mort fou.

Eugène FOURRIER.

LES YEUX DU COEUR

*On prétend que les ans ont flétri ta beauté,
Terni ton clair regard, sillonné ton visage,
Et que plus d'un fil blanc, triste et fâcheux présage,
Mêle à tes noirs cheveux son reflet argenté.*

*J'ignore tout cela ; j'en suis toujours resté
À l'époque où ton cœur soulevait ton corsage
Pour la première fois, quand l'amour, au passage,
Te frôlait, t'entraînait dans son vol enchanté !*

*Telle tu m'apparus alors, vive et riieuse,
M'offrant de tes vingt ans la splendeur glorieuse,
Telle je te revois toujours ; le Temps en vain*

*Marquera sur ton front ses traits ineffaçables :
C'est que les yeux du cœur ont le pouvoir divin
De parer l'être aimé d'attraits impérissables.*

Ant. GIRON

Ce sonnet vient d'obtenir le 1^{er} prix au douzième con-
cours de la Revue Stéphanoise.

LA DANSEUSE DE POMPEI

Jean Bertheroy (P. Ollendorf)

Il est un regret qui souvent me hante,
celui de n'avoir pas vécu dans certains pays
à de certaines époques : et je donnerais
volontiers plusieurs années de ma vie pour
avoir été quelques jours grand prêtre d'A-
mon à Thèbes sous Sésostris, poète et mu-
sicien sur les bords de l'Arno quand floris-
saient les Médicis, pour avoir promené ma
réverie sur le môle d'Alexandrie au temps
des Ptolémées et erré dans les rues de
Pompeï, à l'ombre inquiétante du Vésuve.

Aussi j'ai toujours eu un faible pour les
œuvres d'imagination qui emportaient ma
pensée au milieu de ces cités mortes, de
ces civilisations disparues et ressuscitées
par le talent. Les romans du Docteur
Ebers, ceux de P. Louys et du comte Al-
bert du Bois m'ont vivement intéressé,
mais aucun ne m'a charmé comme cette
Danseuse de Pompeï, de Mme Jean Berthe-
roy.

C'est que cette évocation de la vie anti-
que est faite avec une grâce toute moderne
et il me semble que je me promène sous
les oléandres fleuris auprès d'Hyacinthe, le
camille du temple d'Apollon et de Nonia, la

petite danseuse, avec mon âme d'Européen
du dix-neuvième siècle ; je regarde avec
mes yeux épris d'art, ces formes exquises,
ce cadre de beauté splendide : « la ville
peinte, active et passionnée, éprise de
mouvement et de lumière, de couleurs, de
parfums et d'or » où l'auteur a placé l'adora-
ble idylle qui est la trame de son récit.

Nonia, la petite danseuse, aime Hyacin-
the, camille du temple d'Apollon, le fils des
riches banquiers de la rue de Mercure, et
le récit de ces amours, tour à tour tendres,
ardentes, voluptueuses, sont bien le plus
ravissant poème amoureux qui se puisse
lire, poème qui atteint parfois la plus grande
hauteur lyrique, comme dans cet épisode,
de toute beauté, de l'escalade du mont et
de la première ivresse au sommet du géant
menaçant.

Mais Hyacinthe sert un dieu jaloux, un
dieu qui veut tout entier le cœur de ses élus
et le camille partagé entre son amour pour
Nonia et ce besoin de pureté et d'idéal,
meurt d'une étrange maladie qui ressemble
à cette langueur fauchant jadis les jeunes
filles qu'on enfermait dans les cloîtres sans
avoir éprouvé leur vocation. Et Nonia dé-
sespérée, Nonia qui ne sait pas ce que le
mot vice veut dire, car elle a appris la dé-
bauche avec la vie, a soudain horreur des
caresses payées, et des fêtes, et des or-
gies.

Elle gravit le Vésuve, où il lui semble
que l'amant mort l'attend encore, où elle
retrouve son souvenir à chaque pas et re-
jetant sa tunique : elle danse : « Un rythme
impérieux chantait en elle, le rythme des
harmonies infinies, le rythme de la terre et
des abîmes : et longtemps éperdument elle
dansa ; elle dansa dans l'ivresse de sa jeune
ardeur retrouvée, soulevée d'un indicible
élan au-dessus des villes endormies, au-
dessus des eaux immobiles ; et sa silhouette
grêle s'allongea au miroir du golfe sembla-
ble à une mince tige d'asphodèle sur le
front glorieux du Géant ».

Elle a trouvé dans son art l'unique et su-
prême consolation.

Et c'est ce qui fait que ce roman, dont
nous ne recommandons pas la lecture aux
jeunes filles, ce roman qui peint, en style
chaud et coloré, une passion vibrante, qui
évoque en des pages d'une érudition puis-
sante la débauche et la volupté antiques,
que ce roman, dis-je, laisse une impression
très pure et très élevée. Il chante, en som-
me, plus haut que le poème de la chair et
que l'ivresse des baisers sous la lumière
et les fleurs, le pouvoir invincible de l'i-
déal et de l'art. Parce que Hyacinthe a senti
le souffle du premier, il meurt dans la jeu-
nesse et dans l'amour, de ce qu'un de nos
poètes a appelé « la nostalgie du ciel » et
parce que Nonia sent chanter en elle « le
rythme des harmonies infinies » elle oublie
son chagrin.

Elle est exquise cette figure de Nonia,
on dirait un frère Tanagra animé par un
rayon, si insouciant du mal, si librement
vivante et aimante...

Abonnements à tous les Journaux Français et Etrangers

AGENCE FOURNIER
Rue Confort, 14

Mais je ne veux pas essayer de faire sentir le charme de cette œuvre, je sais que je n'y parviendrai pas, elle est dans le coloris des descriptions, dans la fidélité historique qui sait n'être jamais pédante, dans le dessin sobre et ferme des formes, dans la chaleur et la limpidité du style, et dans l'émotion pénétrante, l'exquise sensibilité de certains détails. En somme la Danseuse de Pompeï est une très belle œuvre qui classe son auteur hors de pair.

Nous n'avons qu'une réserve à faire, c'est au sujet des illustrations, malgré un souci évident de la vérité, une certaine finesse, elles nous paraissent tout à fait indignes de la belle prose qu'elles interprètent et qui leur fournissaient cependant de ravissants tableaux tout prêts.

Jean BACH-SISLEY.

LIBRE CHRONIQUE

Ouvrez le ban !

La Maison des Dernières cartouches vient d'être achetée par souscription pour être remise à l'Etat comme monument historique.

Pourquoi faut-il que deux de ses fiers défenseurs, le général Lambert et le capitaine Aubert — ce dernier mort le mois passé — aient épuisé tout récemment, l'un contre l'autre, dans une polémique fratricide, leurs dernières cartouches !

Il y avait pourtant, dans cette maison légendaire, de la place pour la renommée de leurs deux mémoires, comme il y eût pour tous deux — et pour leurs vaillants compagnons — part égale de danger et de gloire dans cet héroïque fait d'armes.

Fermez le ban !...

Le procureur impérial de Mayence a fait saisir dans les librairies de cette ville tous les exemplaires de la traduction allemande de *Nana* de M. Zola.

Les exemplaires du *Ventre de Paris* ont été également saisis, mais ils ont été ensuite restitués. On s'est contenté de confisquer ceux de *Nana*.

La politique est étrangère à cet incident de frontières. Le procureur de Mayence — patrie de jambons renommés — est, paraît-il, un protectionniste enragé, qui a voulu sauvegarder le principal commerce de son ressort contre la concurrence désastreuse de *Nana* et de ses « cochonneries ».

Tenons-nous encore pour bien heureux que ce magistrat ennemi ait rendu à Paris la liberté de son ventre.

Gloria, le plus récent drame de Gabriel d'Annunzio, a été représenté à Naples.

Malgré les efforts et les talents des artistes célèbres Zacconi et Eléonore Duse qui remplissaient les deux rôles principaux, la pièce a complètement échoué.

Mais l'astucieux italien se console de son four avec la persuasion que les bons badauds parisiens — toujours ravis de se laisser imposer les rossignols étrangers — avaleront son *Gloria* comme un succès triomphal et s'en gargariseront avec enthousiasme.

Ce Gabriel raisonne vraiment comme un ange... et nous comme de parfaits gobeurs de toutes les bourdes et camelotes exotiques, qu'il plait aux farceurs et aux ratés cosmopolites de nous débiter. Eh, allez donc, c'est pas nos frères !

L'armée belge est en émoi. Une circulaire du ministre de la guerre arrête que, dorénavant, tout officier vivant en concubinage « avec une femme » (textuel) perdra son droit à l'avancement.

Pour une fois, sais-tu Monsieur Oscar Wild, que voilà un pays où vous auriez eu de l'avancement !

Ah, mais ! c'est qu'il ne badine pas avec l'amour, ce vieux *Cléopold* des familles.

Par la *Danseuse* de Falguière ! il ne sera pas dit qu'il aura laissé ses officiers s'amollir dans les délices du « collage » cette contrefaçon du mariage.

Pour compléter cette mesure matrimoniaire-militaire, il reste à décréter que les galonnés bralançons qui épouseront de jolies femmes avanceront au choix tandis que ceux qui convoleront avec des laiderons ne graviront les échelons de la hiérarchie qu'à l'ancienneté.

FRANC-SILLON.

L'ESPRIT DES AUTRES

M. Pochard lit dans un journal :

— Avis aux ivrognes : « Envoyer 5 fr., et vous recevrez en échange le moyen de ne plus avoir le nez rouge. »

Pochard envoie ses 5 fr. et reçoit en échange l'avis suivant :

— « Buvez davantage, votre nez deviendra violet. »

Au café. On parle d'un bohème incorrigible :

— Ce garçon-là n'est vraiment pas de son âge, dit quelqu'un, il a des idées tout à fait arriérées.

— Et des notes aussi... murmure un fournisseur mélancolique.

BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE DES BEAUX-ARTS

1^{er} avril 1899

TEXTE

Beaux-Arts. — Chronique de la quinzaine : Félicien Fagus. — *Exposition Burne-Jones à Londres* : André Fontainas. — *Gustave Moreau* : Louis Codet. — Nos gravures, la *Tentation de Saint-Antoine* : Lucien de Rubempré. — *Les Arts de la Vie et le Règne de la laideur* : Gabriel Mourey. — *Silhouettes d'enfants* : Emile Boissier. — *Petits Salons* (Durand Ruel, Mérodack-Jeaneau, Société des artistes Lithographes français). — L. de Saint-Valéry. — *Exposition Fausto Zonaro* : Nicolas Alectorides. — *Le papier et l'aquarelle* : A. Recouvreur. — *Au musée Cernuschi* (les bronzes chinois) : L. de Saint-Valéry. — *Salon lyonnais* : Jean Bach-Sisley. — *Exposition de Rennes* : Y. Kerdaniel. — *Expositions et concours*. — *Notes d'art*. — *L'Exposition de 1900* (Le pont Alexandre III) : G. G. Paraf et René Failliot.

Lettres. — *Nietzsche contre Wagner* : Henri Revers et Alfred Kaiser. — *Les Livres* : F. Fagus. — *Les Revues* : J. Pascal.

Théâtre. — *Critique dramatique* : (Théâtre Sarah-Bernard, Nouveau théâtre, Bouffes-du-Nord, Théâtre Maguère) : Jules Ulrich et Gaston Derys. — *Scènes d'Avant-Garde* : Le Chef de Claque.

La Mode, le Monde et les Sports, — *La Mode* : Vicomtesse Jane de Rio. — *Les Sports* : G. G. Paraf. — *Vélocipédie* : Francycle Sarsay.

ILLUSTRATIONS

La Tentation de Saint-Antoine : Téniers le Jeune. — *Le sixième jour de la Création* : Edward Burne-Jones. — *Salomé* : Gustave Moreau. — Femmes en blanc : la *Caresse*, *Dormeuse* ; 10 croquis ; le port d'Anvers : Mérodack-Jeaneau. — *Sur le pont de Galata, les écrivains publics, portrait* : Fausto Zonaro. — *Croquis de vases chinois* : E. Savigny. — *Le pont Alexandre III* : Reproduction. — *Le Repos en Egypte* : Van der Oudéran.

MUSIQUE

Ave Maria : Musique de M. Paul Hérard.

LA REVUE DES POÈTES

La *Revue des Poètes* (la Poésie et l'Art dans la Famille) compte aujourd'hui parmi ses collaborateurs MM. Sully-Prudhomme, François Coppée, Eugène Manuel, Edmond Rostand, Jean Rameau, Henri Chantavoine, Charles Grandmougin, Jacques Normand, Emmanuel des Essarts, Auguste Dorchain, Victor Margueritte, Georges de Lys, Ernest Chebroux, Charles Vincent, Ernest Prévost, etc. Mais cela ne l'empêche pas d'être largement ouverte aux jeunes poètes, ainsi que le prouve le sommaire du n° 12 qui vient de paraître et nous semble particulièrement attrayant. Il contient entre autres de délicieuses poésies, une belle pièce de M. Henri Chantavoine : *Les Nuages*.

Prix d'abonnement : 5 francs pour la France et 6 francs pour l'Union postale.

Rédaction et administration : 13, rue Monsieur, à Paris.

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, Quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2197 du 13 mai 1899

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — Variétés : *Les Fêtes de Balzac*, par Léo Claretie. — *Théâtres*, par H. Le Maître. — *Musique*, par A. Boisard. — *La vérité sur la bataille d'Andurman* par le lieutenant Z. — *La Semaine scientifique*, par H. Servet de Bonnières. — *Les Salons*

LE LIVRE D'OR

de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

ROBES et CONFECTIONS A FAÇON

21, Quai Fulchiron, Lyon

OFFRONS

à Messieurs, Dames et Demoiselles

désirant utiliser lucrativement leurs loisirs, travail facile et agréable à faire chez soi, rapport 4 à 6 par jour, selon production.

DUVAL & C^{IE} 3, Rue Cadet, 3
PARIS

NEURALGIES NEVROSES

MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines, neuralgies, maux de tête*, prenez des **Dragées antineuralgiques des RR. PP. Prémontrés**, vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extract de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie **BERTRAND Aîné, Françon, Successeur**

21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat

Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau: dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou carte postale à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

de 1899, par O. Merson. — *Vélocipédie, Chronique sportive*, par A. Wimille. — *Le pont transbordeur de Rouen*, par J. Adeline; etc., etc.

Explication des gravures, Ecchecs, Rébus, Récréations, Revue comique, Bibliographie, Memento de la semaine, Semaine illustrée, etc., etc.

Nouvelles illustrées: *La Main trouée*, par Sixte Delorme, illustrations de Kowalski.

Le numéro : 50 centimes.

LECTURES POUR TOUS

Le huitième numéro des *Lectures pour Tous*, l'intéressante publication de la Librairie Hachette et C^{ie}, 79, Boulevard St-Germain, Paris contient des articles dont les titres sont une promesse que le texte et les nombreuses gravures qui l'accompagnent réalisent à souhait :

M. Félix Faure. — *La fureur de l'or à l'Alaska*: 1. Sur les routes du Klondyke; Ecoles d'animaux savants: Sujets d'Elite, comment on fait leur Education; *Sergent Bourgogne*, des Vélites de la Garde Impériale. Campagne de Russie, 1812-1813 (fin); *Le Supplice de Gatz à la main de fer*, nouvelle; *Le Cœur de l'Islam*: Les pèlerinages à la Mecque; *Comment Londres fut englouti il y a neuf ans*, fantaisie humoristique; *Les Héros du « Merrimac »*: Episode de la Guerre Hispano-Américaine; *L'impôt sur le Revenu, Ruine des Travailleurs*; *Le Roman d'un Roi*, roman par Anthony Hope.

Tels sont les articles qui font de cette Revue populaire le recueil le plus varié, le plus attachant et le plus abondamment illustré.

Abonnement. Un an: Paris, 6 fr.; Départements, 7 fr.; Etranger 9 fr. Le numéro 50 centimes.

MONITEUR DE LA MODE

13 mai 1899

Les bals blancs, les bals roses, les accessoires de cotillon sont le texte de la chronique d'Archiduc; Gabrielle d'Eze raconte les nouveautés de la saison, et sa causerie est complétée par un beau dessin de M^{me} Mesnil, où sont groupées huit toilettes.

Belles illustrations montrant des toilettes inédites des plus grandes maisons, des chapeaux nouveaux, des mouchoirs, etc., etc.

Une visite aux Salons de peinture, un roman illustré, un article très documenté du Chef font de ce numéro un des plus intéressants qu'on puisse souhaiter.

N'oublions pas que le *Moniteur de Mode* offre à ses abonnés, à titre purement gracieux, leur portrait photographié par la maison Walery.

LE PETIT POÈTE

Journal ouvert à tous les Poètes

PARIS, 10, rue Tiquetonne. — NICE, 21, rue d'Angleterre.

Le numéro du 1^{er} mai est tout entier consacré à des pièces de vers sur l'épouvantable catastrophe de Lagoubran. Lire les beaux vers de M. Auguste Chainas — M^{me} Blanc — M^{me} Siffrein Blanc — Charles Anglès — Emile Viens — Edmond Legrand — Léon Bertrand — Edouard Sartorio — A. Michel — Augustin Anglès, ainsi que toutes les nouvelles intéressant les lettres et les arts.

A Lyon, chez HEINE, 4, rue Victor-Hugo.

ELDORADO

33, cours Gambetta, 33

Tous les soirs, spectacle varié.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 h.

Les luttes de l'Olympia. Début de M. Latouche.

SCALA-BOUFFES

La Demoiselle de chez Maxim. — Au concert: M. Claudius, comique.

GUIGNOL DU GYMNASSE

30, quai Saint-Antoine, 30

Tous les soirs, la *Lune rousse*, grande bouffonnerie en 5 tableaux.

Dimanche, dernière matinée de famille.

VILLAGE NOIR

Cours Vitton, angle de l'avenue Thiers.

Visible à partir de 9 heures du matin. Mœurs, coutumes, danses et chants des Soudanais.

Revue Financière Hebdomadaire

Le marché est ferme, nos rentes sont en reprise, le 3 0/0 à 102,45, le 3 1/2 0/0 à 102,92.

Les sociétés de Crédit sont l'objet de négociations très suivies.

Les fonds étrangers sont pour la plupart en hausse. Les obligations de la Ville de Paris, surtout celles de l'emprunt 1894-1896 qui se délivraient aux guichets des établissements de Crédit au prix de 398 sont très recherchées par l'épargne.

Les parts de fondateurs de l'Optique (La Lune à un mètre) sont demandées à 450 fr.

L'ASSURANCE SUR LA VIE

La rente viagère permet aux célibataires, aux époux sans enfants, etc., de s'assurer une vieillesse paisible et indépendante. A l'âge de 60 ans, le taux d'une rente viagère payable par semestre est à la Nationale de 8,49 0/0 soit 5,49 0/0 supérieur à l'intérêt de 3 0/0 que donnent actuellement les valeurs de tout repos. Si le capital constitutif de la rente est versé à 55 ans l'entrée en jouissance restant fixée à l'âge de 60 ans, le taux de la rente serait de 11,066 0/0. La Nationale, dont le siège est à Paris, 18, rue du Quatre-Septembre, tient d'ailleurs gratuitement à la disposition des intéressés tous les renseignements nécessaires.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le service d'hiver. — Prix : 30 cent. — Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.

FORTES REMISES AUX MARCHANDS

Typographie et Lithographie J. GALLET rue de la Poulallerie, 2, Lyon